

Salle Pleyel

MARDI 24 FÉVRIER - 20H

Maria Bethânia

Maria Bethânia, chant
Jayme Alem, direction, alto et violon
João Carlos Coutinho, piano, accordéon
Rômulo Gomes, contrebasse
Carlos Cesar, percussion
Reginaldo Vargas, percussion
Marcio Mallard, violoncelle

Ce concert est retransmis en direct sur les sites Internet www.sallepleyel.fr et www.arte.tv.
Il y restera disponible gratuitement pendant un mois.

Fin du concert vers 21h45.



Maria Bethânia

Londres 1971. Exilé en compagnie de son pote Gilberto Gil, Caetano Veloso a le blues de son Brésil. Il lance un message sur disque qui s'adresse au pays : « *Maria Bethânia, je t'écris pour te dire que bientôt tout ira mieux* ». Au même moment, dans ce Brésil en état de siège, Maria Bethânia invite Jorge Ben pour une participation à son premier vrai album, ensemble, ils chantent « Mano Caetano ». La réponse d'un pays à son enfant exilé, de la petite sœur à son grand frère...

Santo Amaro, État de Bahia, 1946. Les parents l'ont décidé, si c'est une fille, elle s'appellera Mary Gislene ! À sa naissance, Caetano Veloso, son aîné de quatre ans, fait entendre sa voix, ce sera Maria Bethânia, comme la romance roucoulée par Nelson Gonçalves, le tube de l'été 46. Et de fredonner la chanson... Devant l'entêtement du minot, une si précoce référence musicale... Et un tirage au sort peut-être arrangé, le patriarche s'incline, va pour Maria Bethânia.

Salvador de Bahia, 1964. Maria Bethânia, qui ne quitte pas son frère aîné, ni la guitare de celui-ci, découvre la capitale régionale. Elle chante tout ce qui lui tombe dans l'oreille, ballade sirupeuse, sambas de l'année ou chansonnettes de Caetano, auteur déjà prolifique. Avec leurs nouveaux copains, Maria da Graça (vite rebaptisée Gal Costa), Gilberto Gil et Tom Zé le lutin, ils montent leur premier spectacle en commun, *Nós, por exemplo*. Quarante-cinq ans plus tard, les cinq de Bahia totaliseront près de... 200 albums et plus de 2 000 chansons. Avec des trajectoires qui ne cessent de se croiser et une cote (populaire ou underground) jamais démentie.

Rio de Janeiro, 1965. Une fausse étiquette pour une vraie bombe : Maria Bethânia, fraîchement débarquée sous l'aile toujours protectrice du grand frère, remplace au pied levé la muse de la bossa nova, Nara Leão, dans une pièce musicale engagée au Théâtre Opinião. Sa voix grave et satinée chantant le lancinant « Carcara » de João do Valle donne le frisson à ce Brésil en ébullition sous régime militaire. La voilà sacrée princesse du protest song. Elle fuit ce cliché et se réfugie un temps à Salvador. À l'heure où Caetano Veloso et Gilberto Gil secouent les bonnes manières et malmènent les bien-pensants avec le météorique mouvement tropicaliste, elle enregistre un album en duo avec le jeune frondeur de la bossa nova Edu Lobo et fraie avec le poète-diplomate et bohème de la vie carioca Vinícius de Moraes.

Argentine, 1970. Pendant que son frangin est envoyé en exil forcé à Londres, elle enregistre avec Vinícius et le guitariste Toquinho à la Fusa, un club de la ville argentine de Mar del Plata. C'est presque simultanément que paraît son cinquième album, *A tua presença*, le premier gros succès. Avec dans la foulée une apparition éclair au MIDEM de Cannes, sa première sortie internationale d'envergure. Maria Bethânia joue dans la cour des grandes en s'affranchissant d'emblée des courants, bossa ou tropicaliste. Pour les intimes, donc... le Brésil entier, elle est simplement Bethânia.

Rio de Janeiro, 1975. Bethânia la star partage la scène du Canecão (l'Olympia du cru) avec Chico Buarque, « la » conscience de son pays sous dictature, le dribbleur de mots durant ces années noires où la censure mettait promptement hors-jeu ceux qui allaient droit... au but. Maria Bethânia l'irrévérencieuse donne la réplique à un Chico Buarque plutôt inhibé dès qu'il monte sur scène. Une émotion tellement intense que Chico s'abstiendra de scène pour les onze années à suivre. L'année suivante, elle retrouve trois de ses partenaires des débuts, Gal Costa, Gilberto Gil et son frère Caetano pour une épique tournée brésilienne, *Doces bárbaros* (les doux barbares).

Brésil, 1979. Parution du disque *Alibi*, un album en apparence romantique mais qui sent le soufre : « O meu amor » de Chico Buarque est interdit de radio en plein succès - trop suggestif pour les pères-la-pudeur de la censure militaire. « Sonho meu » de la mythique sambiste Dona Ivone Lara, en duo avec Gal Costa, devient tube du jour au lendemain et *Alibi* est le premier album d'une chanteuse à dépasser le million de disques vendus au Brésil. Bethânia cueille les plus beaux fruits de la foisonnante MPB (musique populaire brésilienne), de l'éternel au tout neuf, elle propulse de jeunes compositeurs comme Djavan et Gonzaguinha, tout en piochant dans l'insondable boîte à perles de Chico et Caetano. Elle retrouve Caetano Veloso et Gilberto Gil auprès du maître absolu de la bossa, João Gilberto, le temps d'un album, *Brasil*.

Salvador de Bahia, régulièrement. Grande dame avec un profil à la Barbara, corps flexible et toison ambrée, elle vit dans le tumulte urbain mais peut s'échapper des mois durant sans laisser d'adresse. Souvent, en fait, pour se ressourcer auprès de Mãe Menininha de Gantois, la légendaire Mère des saints (décédée en 1987) du candomblé, ce culte afro-brésilien qui rythme le temps à Salvador. Elle reparaît pour « façonner » son album, cadeau annuel à son peuple. Avec, souvent, des sambas de roda, ce pétillant genre musical propre à sa région natale, le Recôncavo, le fond de la Baie de tous les saints.

Europe, années 1980. Elle voyage de plus en plus, notamment à Paris. En 1985, après avoir mis en musique des poèmes de la poétesse Clarice Lispector (populaire en France grâce aux Éditions des Femmes), elle chante le 8 mars (Journée de la femme) à la Mutualité pour un auditoire 100 % féminin (on raconte que quelques hommes se seraient travestis pour s'infiltrer !) ; l'année suivante, elle ouvre la première année France-Brésil au Zénith de Paris, partageant l'affiche avec ses deux complices Chico Buarque et Baden Powell. On la retrouve au Théâtre de la Ville (1987 et 1988) puis à l'Olympia (1989). Chaque fois, c'est un triomphe.

Brésil, années 1990 et 2000. Les disques s'espacent, Bethânia se fait plus parcimonieuse dans ses apparitions, par contre, elle invite des artistes d'ailleurs pour de savoureuses rencontres scéniques ou discographiques, la belgo-congolaise Marie Daulne de Zap Mama, Nina Simone, la chorale zoulou Ladysmith Black Mambazo, la comédienne allemande Hanna Schygulla, Luciano Pavarotti. Avec le nouveau millénaire et sa signature avec le label indépendant Biscoito Fino, elle prend une nouvelle envergure et sort même en 2007 deux albums le même jour (*Mar de Sophia* et *Pirata*), comme son frère il y a 34 ans !

Brésil / Cuba, 2007. Maria Bethânia n'est ni une Garbo des tropiques, ni une féministe hystérique, si elle se montre parfois radicale, c'est vis-à-vis d'elle-même. Excessive et pudique, sobre et théâtrale, tumultueuse et secrète, elle est tout cela à la fois. Quand elle paraît, elle intrigue. Quand elle chante, elle séduit. Lumineuse... avec cette émotion contagieuse et toujours cette voix de soie... Une voix qu'elle vient de confronter à celle de la grande dame cubaine de Buena Vista Social Club, Omara Portuondo, un moment d'une intense complicité que traduit bien le DVD du concert au Brésil qui vient de paraître.

La planète, pour l'éternité. En parlant de grande dame... il y a celles qui irradient les cieux : Billie Holiday, Oum Khalsoum, Edith Piaf, Amália Rodrigues, Celia Cruz, Ella Fitzgerald, Miriam Makeba, Judy Garland, Yma Sumac, Nina Simone. Et celles dont les voix résonnent toujours sur les scènes planétaires : Fairouz l'étoile moyen-orientale, Mercedes Sosa l'Argentine, Cesaria Evora la Capverdienne aux pieds nus, Ezma Redžepova la reine macédonienne des Tziganes, Aretha Franklin, Lady Soul, Oumou Sangaré, la griotte sénégalaise, Omara Portuondo la Cubaine, bien sûr. Et Maria Bethânia, *o sol brilhante do Brasil*. Bethânia, tout simplement, qui retrouve le Paris de ses amours...

Rémy Kolpa Kopoul

ConneXionneur - Radio Nova

Salle Pleyel

Président: Laurent Bayle

Notes de programme

Éditeur: Hugues de Saint Simon

Rédacteur en chef: Pascal Huynh

Rédactrice: Gaëlle Plasseraud

Maquettiste: Elza Gibus

Correctrice: Angèle Leroy

Stagiaires: Marie Laviéville, Romain Pangaud

Deloitte. Mécène de l'art de la voix

Les partenaires média de la Salle Pleyel

